

**LES MICRO-ÉPOPÉES PARODIQUES  
DANS LES ÉCAILLES DU CIEL DE TIERNO MONENEMBO  
ET DE MONNÉ, OUTRAGES ET DÉFIS  
D'AHMADOU KOUROUMA : CONTEXTURES ET SIGNIFICATIONS**

**KOBENAN Kouakou Léon**

Université Alassane Ouattara / Côte d'Ivoire  
kouakouleonkobenan@gmail.com

*Résumé* : Deux micro-épopées sont serties dans les romans *Les écailles du ciel* de Tierno Monénembo et *Monné, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma. Après avoir montré comment la parodie du genre épique dont elles semblent procéder jette une lumière nouvelle sur les causes externes et endogènes ayant favorisé la réussite de la conquête impérialiste française en Afrique occidentale, l'analyse en dégage les contrecoups négatifs sur l'Afrique actuelle. Elle révèle encore que, loin de constituer des souvenirs handicapants, ces revers apparaissent comme un ferment vital pour résoudre les difficultés qui entravent actuellement le développement de l'Afrique.

*Mots-clés* : micro-épopées, parodie de l'épopée, guerres coloniales, dieux, héroïsation.

*Abstract* : Two micro-epics are set in the novels *Les écailles du ciel* of Tierno Monénembo and *Monné, outrages et défis* of Ahmadou Kourouma. After having shown how the parody of the epic genre from which they seem to proceed sheds new light on the external and endogenous causes which have favored the success of the French imperialist conquest in West Africa, the article reveals its negative repercussions on present-day Africa. It also reveals that, far from constituting bad recollections, those setbacks are a vital ferment to thwart the challenges that hold up the development of Africa.

*Keywords* : micro epics, epic's parody, colonial wars, divinities, heroization.



## Introduction

*Les écailles du ciel* du Guinéen Tierno Monénembo et *Monné, outrages et défis*<sup>1</sup> de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma comportent des pans textuels hétéromorphes ressemblant à des textes épiques. Ces portions textuelles que nous convenons d'appeler « micro-épopées » évoquent fictionnellement les guerres de conquête de la France en Afrique de l'Ouest, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles relatent les

---

<sup>1</sup> Dans la suite de l'analyse, les références à ces œuvres parues au Seuil en 1986 et 1990 ne mentionneront que les initiales (LEC pour *Les écailles du ciel* et MOD pour *Monné, outrages et défis*), suivies du numéro de la page.

premiers heurts opposant l'armée impérialiste française, respectivement, au royaume de Kolisoko dirigé par le roi Fargnitéré et à Soba, le royaume de Djigui ainsi qu'à diverses royautés voisines. Une analyse profonde révèle encore que ces fragments textuels sont, en réalité, des épopées travesties. Ces caractéristiques particulières qui justifient, de notre part, l'appellation « micro-épopées parodiques » imposent, notamment, de montrer le caractère « épique » de ces fragments et leurs effets de sens. Mue par ces préoccupations, la présente étude tentera, suivant une triple dynamique, de montrer, à partir de critères génériques de l'épopée, les dimensions épique et parodique desdits fragments ainsi que les significations induites par leur caractère parodique.

Bien que les extraits étudiés puissent être perçus comme des « passages épiques », nous préférons les appeler « micro-épopées » pour plusieurs raisons. Loin de se réduire à quelques paragraphes plus ou moins épars, ils se présentent comme des pans textuels se déployant de manière discontinue sur de nombreuses pages<sup>2</sup>. Par ailleurs, comme révélé ci-dessous, ces fragments possèdent les particularités de nombreux récits épiques. Ces précisions faites, il importe de voir en quoi les deux micro-épopées sont parodiques.

## I. Le caractère parodique des micro-épopées

Selon l'*Encyclopædia Universalis*, « la parodie désigne une œuvre littéraire ou artistique qui transforme une œuvre préexistante de façon comique, ludique ou satirique »<sup>3</sup>. La parodie impliquant un aspect imitatif plus ou moins accentué d'un modèle antérieur, il faudrait, avant toute considération symbolique, déterminer dans quelle mesure les fragments analysés reflètent les traits spécifiques du genre épique.

### I.1. Des formes et thématiques épiques engageantes...

Les micro-épopées dégagées relèvent de la catégorie d'épopées dite « historico-mythique » (Dérive, 2002 : 172, 181). Ce type d'épopées caractérise « l'épopée ouest-africaine [dans laquelle] un fait historique [est] utilisé comme catalyseur d'une transposition idéologique » (Seydou, 1982 : 86). Il apparaît, en effet, que les fragments étudiés réfèrent à des affrontements ayant opposé des « États précoloniaux » (Kesteloot, 2010) ouest-africains à l'armée impérialiste française, à partir des années 1880, dans une région qui comprend aujourd'hui les pays d'origine de Monémbo et de Kourouma. Le théâtre de ces hostilités était effectivement localisé dans un espace confluant correspondant, à l'époque, au nord-est de la Côte d'Ivoire, à l'est de la Guinée et au sud du Mali actuels. Des recoupements permettent, par exemple, d'attester que la micro-épopée de *Monnè, outrages et défis* restitue grandement l'atmosphère tumultueuse ayant prévalu lors de la conquête de royaumes situés de part et d'autre de l'actuelle frontière ivoiro-malienne, vers 1900. S'il nous est impossible d'attester l'historicité de Fargnitéré, le roi de Kolisoko, de nombreuses sources dont D. Koné (2010 : 94, 95) certifient, par contre, que Djigui est le pseudonyme fictionnel de Péléforo Gbon Coulibaly (1860-1962), un ancien roi de Korhogo, dans le nord de l'actuelle Côte d'Ivoire :

[Des] travaux sur l'œuvre de [Kourouma] ont déjà démontré que le personnage de Djigui Kéita [...] est fortement inspiré du patriarche Péléforo Gbon Sorho [...]. Le personnage de Djigui Kéita n'est donc rien d'autre que la projection artistique du patriarche sénoufo Péléforo Gbon Soro, connu sous le nom de Gbon Coulibaly.

<sup>2</sup> Dans *Les écailles du ciel et Monnè, outrages et défis*, ces portions épiques s'étendent respectivement sur les pages 52 à 61 et 13 à 39.

<sup>3</sup> Daniel SANGSUE, « PARODIE, littérature », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le : 30 /06/2018. Url : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/parodie-litterature/>

Filleul de Babemba, roi de Sikasso, Gbon Coulibaly se libérera de l'emprise de ce dernier pour s'allier à Samory dans sa lutte contre les Français. Plus tard, exténué par les interminables et épuisantes prestations en vivres destinées aux soldats de Samory qui, sous la continuelle pression des troupes françaises, devenaient toujours plus pesantes, il décide de se soumettre aux Français dont il juge « la force supérieure » (*Eburnie News*, 2016). D'autres affinités lient encore les micro-récits au genre épique.

Le griot traditionnel africain restituait les récits épiques au moyen d'un « *hoddu*, luth à trois ou quatre cordes » (Seydou, 1982 : 89). Similairement, muni lui aussi d'un « *hoddu* » (LEC : 22), Koulloun, le narrateur de *Les écailles du ciel*, reprend, dans ce qui constitue l'essentiel de la micro-épopée, « la version de Sibé » de la guerre de Bombah (LEC : 61). Par ailleurs, tout comme Mamadou Kouyaté, le célèbre griot de *Soundjata ou l'épopée mandingue* de D. T. Niane, Koulloun donne l'impression de s'adresser plus à un à auditoire qu'à un lectorat. Cette réalité s'observe, entre autres, par le fait de conférer une touche oralisée à sa narration : « “Je vous parle...” », “ Écoutez et oubliez...” », “ Je vous dirai comment...” », “ ...moi qui vous parle...” », “Je dois vous dire que moi, Koulloun...” » (LEC : 13-15, 21).

Selon J-M. Paquette (2014 :173), « le sujet indéfectible [...] à la base de toutes les épopées [est] la guerre ». Pour L. Kesteloot (2010) également, « [l'] espace [politique] est le lieu le plus fréquenté de l'épopée royale, celui où se règlent et se concluent les grandes batailles qui sont le sommet et la finalité de l'épopée politique. Car le nerf et le cœur de l'épopée, c'est le conflit, c'est la guerre». Les deux micro-épopées ne dérogent pas à cette règle, car leur principal ressort est aussi la guerre ; une guerre contre l'Envahisseur français. Dans cette atmosphère de belligérance, Fargnitéré et Djigui sont auréolés, à l'instar de nombreux héros épiques, d'un éclat hors du commun. Ils sont élogieusement représentés, suivant l'idéal épique, « avec des traits solaires » (Sellier, 2003: 35). C'est dans cette perspective que Fargnitéré est représenté comme un éblouissant demiurge s'appêtant à écraser ses ennemis :

Sur son cheval, le roi projetait un rayonnement de dieu solaire, un magnétisme de messie. Son *mételol* prenait des lueurs de diamant. Sa moire qu'illuminaient les sept couleurs vives se rapportant aux sept terres et fleuves qu'il avait pouvoir de commander, sa moire ressemblait à un feu d'artifice. (LEC : 56).

Même si Djigui est décrit sous des traits moins fabuleux, il possède néanmoins une certaine solarité caractérisée par des prédispositions et des qualités qui le plaçaient au dessus de ses sujets :

Djigui n'était pas seulement façonné avec de la bonne argile. Il était aussi franc, charitable et matineux [...]. Tout le Mandingue parla de lui et, à force de le dire, il devint ineffable et multiple ; il acquit la force de réaliser tant de choses prodigieuses. Il avait toujours une journée d'avance sur tout le monde. (MOD : 17)

Du fait que les micro-épopées réfèrent à la guerre, les récits sont essaimés, naturellement, de scènes de branle-bas de combat et/ou d'affrontements. Dans *Les écailles du ciel*, le micro-récit épique décrit le choc décisif entre l'armée de Fargnitéré et les Français. Celui de *Monnè, outrages et défis* évoque, notamment, les fiévreux préparatifs liés à la défense de la ville de Soba par Djigui, le roi du royaume du même nom. On y observe les prodromes de terribles batailles comme la conscription, la fébrile (re)construction du *tata* [la muraille d'enceinte] de la ville, l'intensification de l'effort de guerre, sans oublier la tension qui monte crescendo, à mesure que les Français, dans leur approche, défont successivement des royaumes voisins ...

La constatation qu'on peut établir à ce niveau de l'analyse est qu'en dépit du fait qu'elles sont coulées dans des textes-hôtes romanesques, les micro-épopées ne s'y délaient pas ; conservant ainsi l'essentiel de leurs traits épiques différentiels. Cette similitude prononcée suscite, subséquemment, un certain nombre d'attentes, comme l'inéluctable victoire des personnages héroïsés. Celle-ci, comme nous allons le montrer, sera cependant déçue.

## I.2. ... Aux débâcles génériquement transgressantes

Contre toute attente, Fargnitéré et Djigui sont terriblement défaits. Malgré sa bravoure, Fargnitéré perd la vie, victime de la trahison de son demi-frère Haddido, qui, rallié aux Français, utilise contre lui le « gris-gris annihilateur » (LEC : 60). Djigui échappe à la mort, mais perd sa souveraineté. Cette double déconfiture qui contrevient à la règle du genre, confère aux deux fragments une dimension parodique. Celle-ci est rendue d'autant plus prégnante qu'avant le combat proprement dit, une série de discours et d'actions, entre autres, annonçaient l'improbabilité de telles déroutes.

Dans *Les écailles du ciel*, les indices d'une victoire écrasante semblaient se lire dans les propos de Wango, le griot de Fargnitéré. Peu avant la bataille, dans une harangue lénifiante ornée d'hyperboles et de métaphores incitant à l'héroïsme, cet homme « renommé pour ses déclamations et ses discours volcaniques » (LEC : 52) persifle les Français par une description dévalorisante de leurs dispositions psychologiques, de leur armement ainsi que de leur stratégie de combat. Comme le martèlent ses propos (54, 55), Fargnitéré n'en ferait qu'une bouchée :

Ils ont pour armes des ferrailles [...]. Ils détalent en attendant nos tambours [...]. Ce ne sont que des batailleurs de frime, poussins variqueux à bec mou, excellents à provoquer, mais ne sachant battre de l'aile. Ils veulent une leçon ? Ils l'auront. Parole de nos tonnerres [...]. Colère de nos dieux devant la luxure des hommes ! [...] L'aveugle a provoqué la vipère. Voilà que le paralytique s'amuse avec la queue du lion. Qui ne connaît pas la panthère croit tripoter un chaton...

Après cette dépréciation des Français, suit la description particulièrement pontifiante que fait Sibé de l'armée de Fargnitéré : une force bien disciplinée, qui, « quant à elle n'était pas venue pour parader » (LEC : 55). Pour Sibé, « [c]'était déjà la fête avant l'indubitable victoire » (LEC : 56). Bref, tout semble indiquer que Fargnitéré et ses hommes s'apprêtaient à participer moins à une bataille acharnée qu'à l'écrasement de cette « obscure proie » qui avait « l'apparence d'un agglutinement de hannetons » (LEC : 57). Quelques instants après, suit une scène de bataille épique typique avec un fabuleux déchaînement des guerriers de Fargnitéré, qui parsèment « le sol de têtes [de Français] fendues, de ventres [ouverts] » (LEC : 58)...

Même si, de son côté, Djigui est parfois troublé par les nouvelles des défaites des royaumes voisins, il reprend aussitôt confiance, convaincu que la solidification du *tata* et les sortilèges rituellement et mystiquement hérissés autour de la ville, lui assureraient une victoire totale, comme le lui serinent les thaumaturges. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il ne veut pas suivre Samory dans son projet d'exode de tous les royaumes du Mandingue vers l'Est, laissant aux Français une terre brûlée. Il fait comprendre cela à Diabaté, un messager de Samory: « Aucun des rois vaincus n'a autant que nous prié Allah ; aucun n'a autant que nous vénéré les mânes des aïeux » (MOD : 32).

Ces déroutes qui sont consécutives au triomphalisme du griot Wango, au vibronisme cabalistique de Fargnitéré, aux ardues renforcements matériel et mystique du *tata* entourant Soba, démontrent aussi que la transgression n'est pas qu'une simple parodie de

l'épopée. Le dénouement héroï-comique de ces micro-épopées à arrière-fond historique, effectivement, ne manque pas de leur conférer des implications axiologiques, par-delà l'infraction générique.

## II. La conquête française : facteurs favorisants et répercussions

Il est vrai qu'il existe des récits épiques dédiés à la glorification de personnages tués ou défaits au combat comme l'ont été, respectivement, Roland et Soundjata, par exemple. Dans ces cas, comme le dit G. Soro (2002 :164), la mort (re)devient le ferment d'un renouveau social tandis que la défaite est perçue comme temporaire et/ou honorable :

Mais ni la mort de Roland, ni la faiblesse temporaire de Soundjata ne transgressent en rien le principe selon lequel le héros ne perd jamais. Au contraire, cette idéalité s'en trouve renforcée. Roland meurt certes, mais en conquérant et tourné vers l'ennemi. En outre, sa disparition propulse au-devant de la scène Charlemagne, l'autre face de la fonction actantielle héroïque, qui achève la mission ; quant à l'invulnérabilité de Soumaoro, elle ne fut que provisoire puisque, grâce à la ruse de sa sœur, Soundjata finit par le vaincre.

Cette vision positiviste de la mort ou de la défaite du héros épique semble difficilement correspondre aux réalités exprimées dans les deux romans. Au lieu d'une quelconque renaissance, la déroute des deux rois se révélera être, comme souligné ci-dessous, le tragique catalyseur d'une suite de malheurs pour leurs peuples. Avant cela, il faudrait déterminer les significations de l'inimaginable double défaite évoquée ci-dessus. La première que nous décelons est la confiance déplacée dans les mânes...

### II.1. L'obsédante créance en des dieux impotents

Les défaites des deux rois sont largement imputables à l'inopérance des sortilèges et des puissances occultes auxquels ils avaient scellé leur sort. Celles-ci s'avèrent difficilement compréhensibles, ici encore, dans la mesure où le cadre spatio-temporel précédant les heurts était baigné d'un halo prodigieux. Pour Sibé qui rapporte l'affrontement, l'ambiance dans la plaine de Bombah était si surnaturalisée qu'il a affirmé, exalté : « Croyez-moi, cet instant n'avait rien d'ordinaire. Tout était insufflé de surnaturel » (LEC : 56). Par l'accomplissement des derniers rites d'usage, Fargnitéré s'était, en outre, adjugé l'inconditionnel soutien des puissances tutélaires, qui apparemment, semblaient s'y être ligüées en sa faveur.

Le buste droit sur sa monture, le visage serein, mais l'œil incendiaire, Fargnitéré s'apprêtait à lancer l'assaut. Il pouvait le faire maintenant que les doyens avaient procédé au sacrificiel partage de la cola et qu'ils avaient effectué les incantations d'usage. (LEC : 57).

Fargnitéré semblait, lui-même, posséder des pouvoirs extraordinaires. Sa surnature, qui est attestée par le passage relatif à sa solarité, s'observe encore dans les pirouettes magiques qu'il insuffle à son sabre :

[L]'arme s'était mise à évoluer toute seule [...] récitant des versets de prière [...] tour à tour hurlant et ricanant. Elle dessinait en l'air des figures cabalistiques : cercles maléfiques, losanges et sortilèges, ellipses de paroles sacrées, polygones totémiques, triangles de gris-gris séculaires, carrés funéraires, hexagones occultes et aussi des talismans de divers angles et de divers côtés. (LEC : 56, 57).

Au vu de ce qui précède, on comprend mal que les mânes n'aient pas pu subodorer la perfidie de Haddido, ou à tout le moins, ne soient pas intervenus pour neutraliser la charge mortifère du « gri-gri annihilateur » (LEC : 60), sauvant du même coup Fargnitéré, ses hommes et sa souveraineté.

Chez Djigui aussi, la déroute est d'autant moins compréhensible que l'apparition de l'Homme blanc avait été prédite, des siècles plus tôt. Elle aurait pour signe précurseur l'arrivée d'un lugubre cavalier vêtu « de rouge de pied en cap » (MOD : 18). Son aperception devait être aussitôt suivie par des contre-mesures mystiques. Lorsqu'un jour survient un cavalier correspondant, trait pour trait, à celui qui était prédit, Djigui et ses devins s'appliquèrent scrupuleusement aux « opérations d'exorcisme que chacun connaissait aussi bien que la liturgie des cinq prières quotidiennes » (MOD : 18). À ce cavalier qui était, en réalité, un simple messenger venu le prévenir de l'arrivée certaine de « Faidherbe, le général français qui conduit le Sénégal » (MOD : 19), Djigui, confiant et triomphant, déclara que les Français ne pourraient, du fait des sortilèges, jamais accéder à Soba : « Ils ne pourront la passer que s'ils réussissent la tâche impossible de reconstituer tes effets. Ils resteront englués comme des oiseaux pris au piège » (MOD : 19).

Et Djigui ne se départira jamais de cette certitude. Ni la valse des neuf estafettes officielles venus le prévenir (MOD : 17-24, 30-34), ni la succession des Dioulas qu'il faisait tuer pour « les mauvaises nouvelles [qu'ils lui apportaient] du front » (MOD : 30), ni leur invariable litanie sur la puissance des envahisseurs, ne fléchiront sa conviction de les défaire. Il a une foi totale dans les divinités qu'il a abondamment abreuvées tant de sang humain qu'animal (MOD : 13, 32).

Dans les deux cas, les augures ont été, comme longuement souligné, lamentablement démentis. Cette réalité induit à affirmer que les puissances tutélaires n'ont pas pu et/ou su (pré)dire le futur, ni prendre des contre-mesures efficaces pour secourir les deux rois qui sont leurs zéloteurs. Les pays conquis, ces puissances resteront pitoyablement abouliques pendant la longue phase de la colonisation qui sera caractérisée par la perpétration d'autres crimes inqualifiables. La conclusion à laquelle on aboutit logiquement est que ces esprits sont des divinités d'opérette qui ne sont dotées, ni de la prescience, ni de l'omnipotence ; deux des attributs fondamentaux du divin. Elles n'existent, en réalité, que dans l'esprit des devins dont les oracles constituent de pures vaticinations, comme le soutient le narrateur de *Monné, outrages et défis* (20):

La religion était un syncrétisme du fétichisme malinké et de l'islam. Elle donnait des explications à toutes les graves questions que les habitants pouvaient se poser et les gens n'allaient pas au-delà de ce que les marabouts, les sorciers, les devins et les féticheurs affirmaient : la communauté entière croyait à ses mensonges.

Le comble est que, du fait de ces revers, beaucoup de Noirs avaient été amenés à croire que c'est plutôt l'Envahisseur blanc qui était détenteur de puissants sortilèges. C'était le cas du messenger-griot de Samory, un homme qui possédait une meilleure appréciation géopolitique de l'époque. À un Djigui obtus et obnubilé par ses fétiches, il avait dit : « Vous vous méprenez toujours [...]. Les "Nazaras" [les Français] ont vaincu des rois huit fois plus riches, huit fois plus sorciers et plus croyants » (MOD : 32). Quelques temps après, comme pour illustrer ces propos, c'est médusés que les habitants voient Soba être prise sans coup férir, par un simple... enjambement de la partie du *tata* bourrée de sortilèges ; celle qui était présumée inexpugnable ! C'est donc logiquement que cette « inattendue apparition d'une colonne française au sein du *tata* avait paru aux gens de Soba [comme] la manifestation d'une sorcellerie supérieure à celle du roi » (MOD : 37).

Ce point de vue reflète, également, l'opinion de nombreux Noirs aux lendemains de la conquête. Dans *Oui mon commandant !*, A. Hampâté Bâ (1999 : 29-30) confirme ce fait à travers les propos qu'un griot lui a tenus, en 1922. Après avoir révélé la signification des trois couleurs du drapeau français que même les « tondjons, ces soldats bambaras de l'empire de Ségou » considéraient comme le « grand fétiche de la France », cet homme reconnaît l'impéritie des dieux locaux dans les termes suivants :

Ce fétiche triplet [le drapeau tricolore] de la France s'est révélé plus fort que le chapelet à cent grains, fétiche des marabouts toucouleurs, et plus efficace que les douze grands dieux du panthéon banmanan (bambara) de Ségou. Oui, le fétiche français a supplanté tous les fétiches locaux et il occupe leur place. Voilà trente et un an que cela dure, et Dieu seul combien de temps cela durera encore.

Le drame, c'est que du fait des lénifiantes déclarations oraculaires des sorciers, aucune stratégie anti-poliorcétique ou défensive rationnelle n'a été mise en œuvre. Cette habitude de s'abandonner aux augures différait radicalement du pragmatisme des envahisseurs, qui, avant chaque agression, cherchaient à acquérir une meilleure connaissance sociologique du peuple africain ciblé. Par exemple, pour subjuguier les Paléonigritiques - les farouches « hommes-nus » -, les « Français n'allèrent pas comme des Nègres, consulter des devins ; ils allèrent voir les ethnologues » (Kourouma, 1998 : 17). Ils parvenaient ainsi à exploiter leurs faiblesses dont les dissensions internes. C'est ainsi qu'ils ont réussi à retourner habilement Haddido contre Fargnitéré, par la subtile exploitation de querelles intestines qui, sans doute, les opposaient. La seconde raison du succès des Européens est la supériorité de leur armement.

## II.2. La suprématie technique de l'envahisseur blanc

En dépit de ce qui précède, il semble indiqué d'affirmer que la déroute de Fargnitéré et de Djigui a été principalement causée par la supériorité technique de l'arsenal français. C'étaient de preux combattants, non des couards, qui auraient même pu battre les Français sans leur redoutable canon. Fargnitéré, par exemple, « coupa des têtes, des jambes » (LEC : 59, 60) jusqu'à ce que les Français prennent le dessus. De son côté, bien que surpris par la brusque apparition des Français, Djigui qui ne panique pas, défie bravement leur commandant dans un combat où les deux armées s'affronteraient face à face (MOD : 35). Cependant, conscient de la puissance de feu des Blancs, l'interprète noir fit plutôt croire qu'étant « heureux de l'arrivée des Français, [Djigui leur offrait] la colline de Kouroufi pour [s'y] installer et [pour le] protéger » (MOD : 37) ! Cet habile quiproquo a, sans nul doute, sauvé Djigui, car depuis le massacre d'une de leurs colonnes par des troupes de Samory, les conquérants [avaient] pour consigne de « systématiquement fusill[er] tous les chefs alliés » (MOD : 37).

Les Français étaient dotés du canon et de fusils performants capables de décimer (à une distance respectable) leurs adversaires qui n'étaient pourvus que de rudimentaires lances et flèches ainsi que de primitives pétoires. La charge des guerriers de Fargnitéré qui semblait victorieuse prit subitement fin par le tir d'un *seul* coup de canon : « C'est alors qu'une déflagration consuma l'air et sema la folie dans [leurs] rangs [...]. Les rares survivants [qui] hurlaient sous la douleur du feu [...] [réalisèrent aussitôt après que les Français] pointaient sur [eux] des armes grotesques et terribles » (LEC : 58). Peu après, Haddido, passé entretemps à l'ennemi, leur décrivait de manière effarante, la puissance du canon :

[R]egardez ces mauvais outils (il montra l'artillerie) et remarquez qu'ils n'ont rien de maternel [...]. Une seule de ces frayeurs pèse plus lourd et coûte plus cher que vous tous réunis [...]. À côté, votre armée ne vaudrait même pas un épouvantail. Vous tiendriez vous tous dans un seul de ces canons (LEC : 59).

Djigui, pour sa part, avait été aussi averti de cette supériorité militaire, comme le révèlent, entre autres, ces propos que lui tint encore le messenger, devant son opiniâtre conviction de vaincre les Français : « Votre *tata* ne sera pas la vérité. Celui qui cernait Ségou était deux fois plus haut et trois fois plus large : il n'a pas résisté aux canons des "Nazaras" » (MOD : 31) ; « Les Traoré avaient autour de leur capitale un *tata* aussi épais et aussi haut, défendu par dix fois plus de cavaliers, de fusiliers et d'archers que ceux de Soba ne pourraient aligner : ils ont été vaincus » (MOD : 32).

Des sources historiques confirment la suprématie militaire des Français. La première confrontation entre Samory et les Français eut lieu en janvier 1882. Bien qu'ayant sérieusement écorné la troupe française, il avait « subi de lourdes pertes et compris que cette troupe minuscule, avec son armement supérieur, annonçait un danger redoutable » (Person, 1977 : 266). Plus tard, « conscient de la supériorité technique des Blancs, Samori avait décidé, dès 1885, d'éviter de les affronter » (Person, 1977 : 270). Constamment talonné par eux, il dut se résoudre à un exode vers l'Est, pratiquant la tactique dite de « la terre brûlée ». Avant d'être défait en 1898, il avait incessamment exhorté les rois locaux comme Djigui à le suivre dans cette voie. Y. Person (1977 : 275) évoque encore la puissance française à travers la prise de Sikasso et le suicide de Babemba, son roi, d'abord, par l'inscription suivante légendant un dessin des murailles de cette ville : « Le *tata* (fort) de Sikasso, l'une des places de la résistance senufo, aux projets de Samori, détruit par les Français, en 1898 ». Plus loin (1977 : 282), il fait un rapport plus circonstancié de cette défaite :

Le colonel Audeoud [...] envoya un ultimatum à Babemba et, quand celui-ci l'eut rejeté, mobilisa contre lui tout le Soudan français. Babemba se suicida dans les ruines de son *tata*, le 1<sup>er</sup> mai 1898, après un siège dur, mais finalement assez bref [...]. La puissante forteresse qui avait défié l'almami pendant un an et demi était tombée en quelques jours. Il était donc vain d'opposer une résistance frontale aux Blancs et Samori en tira toutes les conséquences.

Les micro-épopées sont encore porteuses d'autres enseignements.

### II.3. Les micro-épopées, cadres de dénonciation et de ressourcement politique et idéologique

Les récits épiques émergent de contextes sociaux difficiles. Les deux romans-hôtes ont été écrits à des moments où les pays de leurs auteurs étaient conduits par des dirigeants considérés comme des dictateurs. Ces auteurs ont, d'ailleurs, été persécutés par ces derniers. Faussement accusé de complot en 1963 par Houphouët-Boigny<sup>4</sup>, Kourouma a préféré s'exiler, après un séjour en prison. C'est en exil, en Algérie, que de son côté, Monémbo a écrit *Les écailles du ciel*, après avoir échappé à une tentative d'enlèvement de Sékou Touré. Sa politique calamiteuse, les vagues de coups d'État et de guerres civiles qui continuent d'ensanglanter l'Afrique noire, sont retranscrites avec truculence dans la suite du roman ; à travers les agissements de sa figure textuelle, Ndourou-Wembîdo et l'anomie causée par ses impétueux successeurs à sa mort.

<sup>4</sup> Pour une analyse détaillée de certains aspects de sa politique, on peut, entre autres, se référer à Kobenan (2013).

Bien entendu, ces propos sont loin de disculper l'impérialisme européen. Après les massacres orchestrés par la conquête, suivront les phases dites de « pacification » consacrées à mater, dans d'effroyables tueries, les vellétés de résistance. Certes, avant la conquête européenne, les Africains ne menaient pas une existence idyllique. Comme dans tous les continents, ils avaient leurs défauts et leurs qualités. Et comme partout ailleurs, il survenait des guerres. Cependant, quand le pouvoir changeait de main, les nouveaux maîtres étaient et demeuraient des Africains. Par ailleurs, les vainqueurs et les vaincus étaient liés par des us et coutumes et une vision du monde plus ou moins identiques.

La pénétration européenne déclenchera, à l'opposé, un brésillement de tous leurs repères. Au traumatisme consécutif aux massacres de la conquête et de la « pacification », se surajoute l'inconfortable réalité d'être régentés, du jour au lendemain, par de parfaits inconnus d'une autre race et d'une autre carnation; qui plus est, au moyen « d'une politique désastreuse, inhumaine et mortifère » (Kobenan, 2017 : 180). S'ensuivent alors, pour les Africains, les conséquences dégénératives de la colonisation. Ces terribles bouleversements sont abondamment stigmatisés dans les deux romans, à commencer par les épigraphes d'où sont tirés leurs titres. Celles-ci expriment crûment la consternation :

Le comble de l'in vraisemblable  
 les signes du désastre  
 le chimpanzé blanc  
 les racines de la pierre  
 les écailles du ciel ;

Un jour le Centenaire [Djigui devenu vieux] demanda au Blanc comment s'entendait en français le mot *monné*. « Outrages, défis, mépris, injures, humiliations, colère rageuse, tous ces mots à la fois sans qu'aucun le traduise véritablement », répondit le Toubab qui ajouta : « En vérité, il n'y a pas chez nous Européens, une parole rendant totalement le *monné* malinké ». Parce que leur langue ne possédait pas le mot, le Centenaire en conclut que les Français ne connaissaient pas les *monnew*. Et l'existence d'un peuple nazaréen de surcroît, qui n'avait pas vécu et ne connaissait pas tous les outrages, défis et mépris dont lui et son peuple pâtissaient tant, resta pour lui toute la vie, un émerveillement, les sources et les motifs de graves méditations.

Par la volonté de surligner, en avant-première, les souffrances des Noirs, les auteurs affichent leur détermination de signaler le caractère traumatisant des quatre-vingt longues années (allant, approximativement, de 1880 à 1960) d'une politique de dépersonnalisation synchronisant la sape acharnée de tous les fondements civilisationnels du Noir avec une savante entreprise d'eupéanisation d'ordre politique, linguistique, religieux dont le fer de lance était l'École coloniale. Cette politique va produire une engeance de dirigeants malfaisants. Déconnectés des modes d'administration traditionnels africains mais imprégnés de la brutale politique colonialiste, ils ne réussiront à installer qu'un ersatz de démocratie concussif et mortifère que Kourouma décrit comme suit :

La Négritie et la vie continuèrent après ce monde [de la période coloniale]. Nous attendaient le long de notre dur chemin : les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique, le père de la nation, les *pronunciamientos* dérisoires, la révolution ; puis les autres mythes ... (MOD : 287).

Le fait d'orienter les deux micro-épopées contre l'impérialisme européen et les dictateurs négro-africains ne signifie pas que Kourouma et Monémbo oublient l'une des fonctions fondamentales de l'épopée qui est de susciter un élan d'admiration. Cet autre rôle est observable, par exemple, dans *Les écailles du ciel* (143), à travers l'aura posthume dont jouiront Fargnitéré et Wango chez leurs descendants. L'indépendance acquise, par reconnaissance, des établissements scolaires sont défrancisés et rebaptisés en leurs noms :

[Les] établissements [...] que ne fréquentaient jadis que les blancs-becs et quelques rares nègrillons privilégiés ne recevraient plus que les autochtones [...] des Bas-Fonds et des villages de brousse [...]. Le lycée Jean-Mermoz et le collège de Bercy avaient été rebaptisés lycée Wango et collège de Bombah.

Dans les temps passés, l'épopée était souvent suggestionnée aux aèdes et griots par la classe dirigeante. Elle servait, par l'évocation de personnages ancestraux héroïsés, non seulement, à abonner l'élite politique, mais aussi, à remobiliser le peuple pour dirimer urgemment un péril. Elle devenait, comme le montre A. Barry (2011 : 57, 58), le *vade-mecum* unificateur auquel les gouvernants et leurs administrés avaient recours :

On comprend mieux pourquoi le héros épique est un modèle de vertu pour la classe dirigeante. Entre lui et la communauté, le récit établit un lien d'appartenance ; ainsi les valeurs positives qu'il incarne se projettent-elles sur toute la société. Aussi, les actions mises en scène dans les épopées historiques engagent-elles toujours le destin de tout un peuple.

Il apparaît donc que même si l'« épopée peut [...] se définir comme une représentation du passé » (Barry, 2011 : 45), son intérêt réside moins dans une vision historiciste ou passiste des événements évoqués que dans leur symbolique praxéologique. Née dans des contextes difficiles, elle ne se défait jamais des situations brûlantes qui l'ont suscitée. Au moyen de sa poétique euphorisante et exaltée, l'épopée « a plutôt une vocation de “moteur” : elle se veut éveil et élan qui portent l'âme à une intensité de conscience et une tension de la volonté » (Seydou, 1982 : 95). Comme le soutient aussi F. Goyet (2008), elle génère des « réflexions collectives [qui en feront] un véritable outil de pensée [permettant] de penser la crise, mieux que le raisonnement conceptuel ».

*Les écailles du ciel* (137) montre que pendant les temps troubles des luttes anticolonialistes, l'épopée s'est révélée primordiale dans la mobilisation générale. L'évocation de personnages héroïques comme Fargnitéré a permis aux aèdes d'insuffler l'ardeur militante aux leaders indépendantistes et au peuple.

Les griots entonnèrent des chants pathétiques et immémoriaux racontant les heurs et les malheurs du pays, retraçant les épopées et pleurant les défaites. Ils évoquaient Fargnitéré et d'autres rois qui lui étaient antérieurs ou contemporains. Leurs chants s'écoulaient, faisaient des méandres, passaient par tous les recoins du passé, jusqu'à [...] mettre en exergue les quatre Béliers, renaissance et prolongement de Fargnitéré.

Par-delà cette glorification interne, les micro-épopées visent à sceller l'union sacrée autour d'une Afrique déliquescence, étonnamment victime de ses propres élites. Les dirigeants sont conviés à imiter le dévouement et l'esprit de sacrifice montrés par Fargnitéré et Djigui. Au lieu de prévariquer, ils doivent adopter les codes de gouvernance endogènes comme le sens de l'honneur, l'abnégation et la probité. Dans leur quête de modèles, certains Africains estiment ainsi que Samory (qui est fortement évoqué dans la micro-épopée de *Monné, outrages et défis*) est une référence dans les questions actuelles. Pendant la colonisation, il était l'une des grandes figures prisées des anticolonialistes africains. Son aura est toujours rémanente puisque qu'elle est encore réinvestie et revivifiée par les panafricanistes dans la lutte contre le néo-colonialisme dont l'un des artificieux rets est la notoire « Françafrique ». Ainsi que le soutient Y. Person (1977 : 253), Samory est « un symbole pour les jeunes nationalistes africains ».

Djigui est également béatifié à travers le prestige dont rayonne encore Gbon Coulibaly, son pendant extratextuel. Malgré ses revirements, Gbon Coulibaly est révééré, tant par ses descendants que par de nombreuses autorités ivoiriennes, qui lui ont posthumement éponymisé des établissements comme le musée et l'université de Korhogo. Il est considéré par ses admirateurs comme un politique pragmatique doté d'une saine appréciation des

réalités et d'un sens aigu du compromis. Ces qualités ont poussé des intervenants d'une table ronde tenue en juillet 2011, à recommander à la *Commission dialogue, vérité et réconciliation* installée après la guerre civile ivoirienne, le recours à sa « "philosophie pacifiste [...] fondée sur le dialogue" » (Coulibaly, 2011), comme voie privilégiée de retour à une paix durable.

## Conclusion

Sous leur format réduit, les micro-épopées de *Monnè, outrages et défis* et de *Les écailles du ciel* cristallisent l'attention par la relation singulière qu'elles entretiennent avec l'épopée. Cependant, bien que serties dans des factures typiques de l'épopée, elles se dévoient des clausules dithyrambiques du genre par des revers troublants des personnages héroïsés. Par-delà la poétique novatrice qu'elle génère, cette dissonance assourdissante traduit la véhémence dénonciation de l'impérialisme européen en Afrique, ainsi que la satire des élites dirigeantes africaines actuelles pour leur politique liberticide et funeste. Si pour leur part, les monarques africains précoloniaux sont accusés d'avoir, en partie, facilité la conquête européenne par l'excessif crédit accordé à des déités, ces récits révèlent qu'ils demeurent, aujourd'hui encore, de précieux modèles, tant dans le combat contre le néo-colonialisme que dans le règlement de conflits internes. Par ailleurs, ces micro-épopées engagent autant les Africains que les Européens à (re)considérer les conséquences désastreuses de l'impérialisme occidental en Afrique, dans le but de promouvoir des relations saines et fructueuses basées sur le respect de l'Autre.

## Sources bibliographiques

- BARRY A. 2011. *L'épopée peule du Fuuta Jaloo. De l'éloge à l'amplification rhétorique*. Karthala. Paris.
- COULIBALY R. 2011. « Péléforo Gbon Coulibaly, inspirateur de l'houphouétisme » dans *100 pour 100 culture.com*. N° 132.
- DERIVE J. 2002. « À quoi sert l'épopée ? » dans *L'épopée: unité et diversité d'un genre*. Karthala. Paris. pp.171-188.
- ÉBURNIE N. 2016. sur <https://eburnienews.net/peleforo-gbon-soro-coulibaly-lhistoire-dun-grang-notable-sen>; consulté le 03 mars 2018.
- ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS. « Parodie » ; sur [www.universalis.fr/encyclopedie/parodie-litterature](http://www.universalis.fr/encyclopedie/parodie-litterature) ; consulté le 13 février 2018.
- ENO BELINGA S.-M. 1985. *Comprendre la littérature orale africaine*. Saint-Paul. Yaoundé.
- GOYET F. 2008. « Penser sans concepts : fonctions de l'épopée guerrière » ; sur [sapat.eph.e.sorbonne.fr/media/.../camenae-04-cr-fgoyet-epopee-guerriere](http://sapat.eph.e.sorbonne.fr/media/.../camenae-04-cr-fgoyet-epopee-guerriere) ; consulté le 13 février 2018.
- HAMPATÉ BÂ A. 1999. *Oui mon commandant !. J'ai lu*. Paris.
- International Le paradigme Afrique-Occident dans une dynamique de globalisation des littératures, arts, et cultures*, Abidjan 05 et 06 sept. 2017. INIDAF. Abidjan. pp. 169-181.
- KESTELOOT L. 2009. « Le traitement de l'espace dans quelques épopées d'Afrique » dans *Journal des africanistes*. pp.249-261.
- KOBENAN K. 2013. « La double eschatologie de Maurice Bandaman ou la métaphorisation d'une ardente quête de justice sociale » dans *Cahier ERTA*. N°4. pp.125-138 ; sur [cwf.ug.edu.pl/ojs/index.php/CE/issue/download/39/103](http://cwf.ug.edu.pl/ojs/index.php/CE/issue/download/39/103).
- KOBENAN K. 2017. « L'image du colonat français dans le roman négro-africain francophone: aspects et significations d'une peinture péjorative » dans *Actes du Colloque*
- KONÉ D. 2010. *Aspects réalistes et fictionnels chez quelques romanciers de l'aire culturelle mandingue : le cas d'Ahmadou Kourouma, de Massa Makan Diabaté et de Laye Camara* sous la direction de Boka Marcellin. Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan.

- KOUROUMA A. 1998. *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Seuil. Paris.
- KOUROUMA A. 1990. *Monnè, outrages et défis*. Seuil. Paris.
- MONÉNEMBO T. 1986. *Les écailles du ciel*. Seuil. Paris.
- PAQUETTE J.-M. 2014. « Les conditions historiques de l'épopée » dans *Revue analyses.org*, Vol. 9. pp.169-182.
- PERSON Y. 1977. « Samori, construction et chute d'un empire » dans *Les Africains*. Tome I. Jeune Afrique. Paris. p.249-285.
- SANGSUE D. « PARODIE, littérature », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] .  
URL :<http://www.universalis.fr/encyclopedie/parodie-litterature/>
- SELLIER Ph. 2003. *Essais sur l'imaginaire classique*. Honoré Champion. Paris.
- SEYDOU Ch. 1982. « Comment définir le genre épique ? Un exemple : l'épopée africaine » dans *Jaso*. Vol. XIII. pp. 84-98.
- SORO G. 2002. « Le héros épique et son entourage dans *La chanson de Roland* et *Soundjata ou l'épopée mandingue* » dans *L'épopée. Unité et diversité d'un genre*. Karthala. Paris. pp.147-167.